

LES SOIRÉES
DU
TRAVAILLEUR

Bibliothèque de l'Ouvrier Catholique

LES SOIRÉES
DU
TRAVAILLEUR

PAR
JEAN LEFRANC



FARCIENNES
IMPRIMERIE DE G. VEKEMAN-CARON
—
1874

PRÉFACE

Chers ouvriers, mes bons amis, depuis bientôt 20 ans que je vous consacre mes heures de repos, j'ai eu bien souvent occasion de me convaincre « qu'on n'est jamais trop vieux pour s'instruire. »

Dernièrement je reçus la visite d'un bon camarade qui me tint à peu près ce langage : « Vos livres sont excellents, je les lis avec plaisir, mais on n'a pas toujours le temps de lire une grande histoire. Pendant l'hiver cela va encore, mais l'été, on travaille quelques heures de plus et le temps manque pour les longues lectures. Faites-nous donc quelques histoires très-courtes, ou, si vous n'avez pas le temps de les faire vous même, empruntez-les aux livres que vous lisez. Voyages, scènes de la vie des sauvages, description des pays lointains, inventions, découvertes, histoire naturelle, etc. etc., tout cela vous fournira mille

sujets divers et votre livre sera fait sans peine pour vous et au grand contentement de vos lecteurs. »

Voulant suivre ce bon conseil je me mets immédiatement à l'œuvre en éditant sous le titre : *Les Soirées du Travailleur* ce premier recueil de Lectures variées.

Je n'aurai pas grand mérite en copiant à droite et à gauche quelques bonnes pages à votre intention, car cela n'est pas bien difficile. J'y ajouterai quelques pages de ma prose qui, je l'avoue humblement, n'est pas très fameuse, mais enfin, je me consolerais à l'idée qu'il a déjà fait beaucoup pour le bien, celui qui distrait les autres des mauvaises lectures que notre prétendu siècle de lumières répand avec tant de profusion.

Sur ce, chers lecteurs, je vous salue de tout cœur et je vous promets d'autres ouvrages si celui-ci vous satisfait et si le bon Dieu me prête vie et santé.

JEAN LEFRANC.



LES SOIREEES
DU
TRAVAILLEUR

LOUIS RAYMAEKERS

Sa biographie ; — comment il a fait sa découverte.

Une découverte ayant l'origine la plus humble, fait en ce moment le tour de l'Europe entière, et l'on est assez généralement d'accord pour lui reconnaître une valeur réelle, et par conséquent une immense portée dans l'ordre économique et social.

Aussi sommes-nous persuadés qu'on lira avec intérêt quelques détails sur le paysan Louis Raymaekers et sur les circonstances

qui l'ont amené au résultat qui fait tant de bruit, c'est-à-dire à transformer la terre en moyen de chauffage.

Ces détails, nous les tenons de la bouche même de l'inventeur.

Louis Raymaekers est né en 1822 à Kruisstraat, hameau faisant partie de la commune de Diepenbeeck lez-Hasselt. Il n'alla jamais à l'école et garda d'abord le bétail de ses parents, petits cultivateurs, qu'il aida ensuite dans leurs travaux champêtres.

Il ne se plut pas longtemps à cette paisible besogne; son esprit inquiet et mobile lui fit entreprendre successivement toutes sortes de métiers. C'est ainsi que sans apprentissage il s'adonna activement à la fabrication des horloges, et ce n'est que faute de ressources qu'il n'a pu se perfectionner dans cette branche de la mécanique, qui a toujours été son rêve favori. Du reste il se maria assez jeune et, fixé ainsi au sol natal, il dut reprendre la culture des champs. Mais son esprit ingénieux, son amour du travail le poussaient en même temps vers d'autres occupations. A sa besogne de prédilection, l'horlogerie, il joignit le raccommodage des parapluies, la menuiserie et

la restauration d'antiquités. En dernier lieu il s'est mis à tourner le bois avec succès.

Cela seul suffit pour faire comprendre qu'il s'agit ici d'un homme intelligent, d'un chercheur, quoiqu'il ne sache ni lire, ni écrire. Aussi la découverte qui en ce moment occupe tant l'attention publique, n'est pas due tout-à-fait au hasard, comme on l'a prétendu : elle est le fruit d'observations et de raisonnements qui ont vraiment quelque chose de merveilleux quand on songe au personnage.

Disons tout d'abord que Louis Raymaekers, pauvre père de famille, n'ayant pour vivre que le travail de ses mains, était vivement préoccupé de la cherté de la houille et qu'il en parlait sans cesse, disant dans sa foi naïve : « Le bon Dieu fera bien un jour que la terre qui nous nourrit serve à nous empêcher de mourir de froid. »

Pendant le cours du mois de septembre dernier, notre brave paysan était occupé à pêcher un soir dans le Démer, quand il vit s'élever d'un pré marécageux de ces lueurs phosphorescentes en forme de gerbe qui se produisent souvent dans la Campine durant les nuits d'automne.

Ce phénomène le frappa d'une façon toute particulière et toujours poursuivi par son idée fixe, il se dit candidement que si cette terre brûlait toute seule, elle brûlerait à plus forte raison si l'on y mettait le feu. Le lendemain il vint en prendre une certaine quantité et il la mit dans son foyer, après l'avoir imbibée d'un peu d'eau puisée dans une cuvette où sa femme était occupée à faire la lessive. Cette eau était saturée d'une certaine dose de sel de soude. La terre brûla, mais pas comme il l'avait espéré, et d'ailleurs il ne réfléchit point, pour le moment, au rôle qu'avait pu jouer la soude, employée du reste en trop minime quantité.

Peu après, c'était à la fin d'octobre, un accident survint à sa petite lampe à pétrole; le globe ou réservoir se détacha du pied. Il mêla de la soude à l'eau destinée à délayer le plâtre ayant ouï dire que par là celui-ci durcirait plus vite. Il mit le liquide dans un pot et le fit chauffer jusqu'à ébullition.

Au moment de faire son mélange, il se brula la main et renversa le pot sur le sol, composé de terre plus ou moins battue. Il prit une pelle à feu, ramassa le tout et le jeta dans son bac à charbon. Voulant alimenter son foyer pour

recommencer l'opération, il prit de cette houille ainsi arrosée et mêlée de terre et remarqua bientôt que cela flambait d'une façon extraordinaire.

Pour tout autre, ceci eût probablement passé inaperçu, mais, nous l'avons dit, Raymaekers est de sa nature un homme réfléchi, un observateur. Ce fait fut pour lui un véritable trait de lumière; il le rapprocha du précédent, il en déduisit bientôt les conséquences. Mais l'heure de se coucher était venue, et lui, sa femme et ses sept enfants gagnèrent leurs lits.

Cependant il ne put fermer l'œil et, à deux heures du matin, il se leva, alla prendre de la terre devant sa porte, y ajouta un peu de houille et l'arrosa d'une solution de soude. Sa femme, en se levant, le trouva occupé à ses expériences et dans un état d'enthousiasme qui lui fit pousser à sa manière l'*Eureka* de tous les inventeurs.

Quelques jours après, il venait dans différents estaminets de la ville de Hasselt brûler de la terre, au grand émerveillement de tous les habitués.

Comme quelqu'un lui demandait ce qu'il

mettait dans cette terre, il répondit en riant :
« Le diable. »



Pour comprendre cette réponse, il faut savoir que, dans le Limbourg, le peuple donne à la soude le nom de « *duivelszout*, sel du diable. »

Voilà de quelle façon singulière il a révélé son secret ; c'est à cause de cela sans doute qu'il a baptisé lui-même du nom de « *chauffage à la diable* » son mélange de quatre parties de terre végétale avec une partie de houille et une forte solution de sel de soude.

Il va sans dire que la terre tourbeuse est la meilleure. Or, nous possédons des milliers d'hectares de cette terre improductive en Campine et en Ardenne, contrées qui, grâce à Louis Raymaekers, pourront être livrées à un nouveau genre d'exploitation, et devenir de véritables « centres houillers. »

La découverte du paysan campinois n'eût-elle pour conséquence que de rendre parfaitement combustible cette seule espèce de terre, qui se trouve dans la plupart des pays, qu'encore elle constituerait déjà un incalculable bienfait. (*L'illustration européenne.*)



LA
LÉGENDE DU DUEL



Quelques semaines après la pacification de Gand (nous remontons à cette époque dite des troubles dans les Pays-Bas ; et ces troubles étaient causés par les disciples de Luther), les habitués d'un cabaret très-fréquenté à Gand : cabaret que l'on commençait à nommer estaminet, depuis l'invasion de l'esprit espagnol, d'un mot castillan qui veut dire réunion ; les habitués, dis-je, furent témoins d'une scène qui fit longtemps le sujet de leurs conversations animées.

Il venait tous les jours dans ce cabaret, dont je ne crois pas que l'on ait conservé la vieille

enseigne, un jeune homme qui avait figuré de loin dans les guerres, sans jamais y avoir pris une part active ; mais il s'était appliqué chaudement à tous les exercices qui dressent un homme dans l'art de tuer son semblable ; il était devenu ce que l'on appelait il y a vingt ans un casseur d'assiettes, un bourreau des crânes, un gâte-chair, un homme qui ne manquait pas de pourvoir le fossoyeur à chaque rencontre.

Comme il arrive à toutes les époques d'effervescence qui suivent les longues guerres, on faisait cas de cette vaillance ; du moins, par poltronnerie, on en avait l'air ; on estimait, on fêtait ce courage. Il est vrai qu'on en avait peur.

N'avons-nous pas vu de nos jours applaudir au théâtre ces duels *généreux*, ces héroïques coups de sabre, ces suicides sociaux que vous réprouveriez avec horreur sans cette plaie immonde qu'on appelle le respect humain ? Je n'ose aller plus loin ; car nous sommes encore tout pleins de préjugés, tout pusillanimes, à force de vouloir faire les braves ; et si j'en disais davantage, je me gâterais à vos yeux, quoique à parler avec conscience il ne me fau-

drait peut-être descendre bien avant dans votre cœur pour y trouver aussi toutes sortes de choses que vous n'avouez pas.

Or, ce brave dont je vous parle (et pour ne pas à mon tour m'attirer une affaire, je ne vous dirai que son prénom de Thadée, attendu que ses descendants vivent encore), ce brave Thadée se prélassait carrément. Il était roide et ficelé — si vous permettez que je m'exprime dans le style d'aujourd'hui — ses vêtements étaient lacés de manière à dessiner toutes ses formes; sa dague était bien polie, ses moustaches fières, cirées, redressées et luisantes; son œil hardi, son maintien effronté. De tout cela, beaucoup de petits travers peuvent être d'un galant homme; on n'a pas besoin de se négliger pour avoir de la vertu, et ceux qui se croient honnêtes gens parce qu'ils sont malpropres sont d'autres spécialités curieuses.

Mais avec ce maintien chatouilleux, Thadée était magnifiquement insolent; et lorsqu'il avait bu quelques verres, il mettait son plaisir à chercher des victimes, enchanté quand celui qu'il harcelait voulait bien se laisser immoler à la risée générale, et tout prêt à devenir homicide si l'opprimé regimbait.

Il avait tué ainsi quelques bonnes gens. Il était la terreur de la ville ; le cabaret, à cause de lui, avait perdu la moitié de ses habitués, et le maître du logis l'eût prié volontiers d'al-



ler se pavaner ailleurs, si le digne homme n'eût craint de s'attirer à lui-même un mauvais quart d'heure.

En général, on n'aime pas ces duels d'où il suit mort d'homme, et j'ai connu un tueur que tout le monde saluait profondément. C'est que nous sommes bien petits ; c'est qu'avec les

idées du monde on devient un niais conquis quand on s'attire un duel et qu'on ne s'exécute pas.

Thadée faisait, comme on dit, un doigt de cour à la fille de la maison, Sans doute il voyait un bon parti, car elle était trop sage pour motiver des frivolités. Certaines demoiselles ont quelque chose d'égaré, d'insensé, de fourvoyé et de fatal dans l'imagination. Elles aiment le clinquant, le fracas et le tapage : pauvres êtres faibles, qui ne savent pas que le bonheur est calme ! Elles préfèrent les uniformes ; elles sont fières des épaulettes ; elles s'inclinent devant la moustache ; le cliquetis des éperons et la rauque trainée du sabre les enchantent. Jeunes filles (je parle de celles-là), elles se plaisent au bras d'un officier ; mariées, elles font porter à leur maris l'habit de garde civique toutes les fois qu'il y a une garde civique. Elles rient de l'homme modeste et se passionnent pour l'homme de bruit. Expliquez cela.

Godelive, l'enfant du cabaret, n'avait pas de tels goûts ; paisible et douce, elle voulait pour époux un bourgeois tranquille. Mais, quoiqu'elle eût en secret donné son cœur à un bon

et honnête jeune homme, pour ne pas l'exposer à d'affreuses querelles, elle souffrait les faiseurs de Thadée; et, bien plus, personne n'osait désormais s'approcher d'elle. De telles choses se voient tous les jours.

Un soir, Thadée, la tête haute, fumait dans une grosse pipe, à la place la plus apparente du cabaret. La plupart des autres habitués fumaient aussi. Il y avait trente ans qu'on avait doté l'Europe de cette plante amère qu'on appelle le tabac et qui est un poison, et dans nos climats douteux on avait adopté vivement cet excitant triste, qui engourdit la matière et endort l'esprit.

Un homme entra.

C'était un étranger qui pour la première fois paraissait dans l'estaminet.

Il se plaça devant Thadée.

Il avait comme lui une plume à sa toque, des moustaches fort belles, une figure martiale.

Mais il portait un costume antique.

Après l'avoir considéré un moment avec son effronterie habituelle, Thadée lui dit :

— Vous venez de loin, mynheer?

— De très-loin.

— On le voit à votre pourpoint, dont la mode doit dater de mon grand-père.

— L'habit ne fait pas plus l'homme que la moustache.

— Faites-vous allusion à la mienne?

— Mais n'en ai-je pas comme vous? Il semblerait, à votre vivacité, mynheer, que la moustache pousse sur le cœur!

Une conversation si singulièrement entamée fixa aussitôt l'attention des assistants.

Thadée pour la première fois se trouvait pris. Les regards hardis de l'homme qu'il voyait devant lui l'étonnaient; peut-être se fut-il intimidé, s'il n'eût été en ce moment le point de mire de tous les habitués qui semblaient malicieusement joyeux de le voir aux prises avec un autre crâne.

Un moment de silence succéda aux dernières paroles de l'étranger.

Comme lui-même se taisait, en buvant avec lenteur quelques gorgées de bière, Thadée, après avoir hésité un moment, crut qu'il était de son honneur de relever le gant. Il se trouvait ballotté entre deux embarras : il sentait bien que l'inconnu le troublait un peu; mais,

s'il le laissait voir, il croyait sa réputation de brave un peu déflorée.

Après avoir séparé sa pipe de ses dents, il reprit donc :

— Il y a des gens, mynheer, chez qui la moustache tient au cœur.

— Je croyais, répliqua l'étranger, qu'en général elle ne tenait qu'aux lèvres.

— Ce sont là de périlleux sujets de plaisanterie.

— Peut-il y avoir péril, mynheer, quand on n'insulte pas?

— Il y a façon d'insulter, rien que d'un clin d'œil; et la manière dont vous me regardez.....

— Je vous regarde de la manière dont je regarde. Me ferez-vous un tort de mes yeux comme de mon habit?

Les regards de l'étranger étonnaient de nouveau Thadée, qui retomba dans le silence, mais qui se montrait en proie à une vive agitation.

Sur ces entrefaites, la porte du cabaret s'ouvrit doucement, de manière à annoncer que ce n'était pas un tapageur qui entraît.

Un jeune homme se présenta d'un air ti-

mide; il salua gauchement et en silence la bonne Godelive, qui rougit un peu; puis il alla s'asseoir seul à une petite table, sans tourner les yeux du côté de Thadée.

— Voyez, dit l'étranger en s'adressant à Thadée même, ce que donne l'habitude du monde et des voyages. Il n'y a pas une heure que je suis à Gand, et je viens de faire une découverte qui peut-être paraîtra neuve à toute la société.

— Laquelle? demanda Thadée.

— C'est que ce jeune homme qui vient d'entrer rêve un doux mariage avec la demoiselle de la maison, et que son rêve est partagé.

— Je voudrais bien voir, dit vivement le brave en faisant flamboyer ses yeux, qu'on allât sur mes brisées!

— Parlez plus bas. Ne remarquez vous pas que vous effrayez cette jeune fille, que vous la faites pâlir? Je pensais, moi, que son cœur et sa main lui appartenaient, qu'elle était libre d'en disposer.

— Mais si j'ai des prétentions?

— Et si elle n'en fait pas le cas que ces prétentions méritent? Si un autre lui pa-

rait plus convenable dans ses idées de bonheur?

— Alors cet autre aura affaire à moi.

— Où vous aurez affaire à cet autre. »

Et, pendant que Thadée bondissait sur son banc, l'inconnu se retournant d'un air tranquille vers Godelive épouvantée :

— Ne craignez rien, mademoiselle, poursuivait-il. Vous voyez que je lis sur les visages, vous ne cachez vos sentiments que parce que vous redoutez ce jeune homme à la moustache luisante; vous tremblez qu'il ne vous tue celui en qui vous voyez déjà un époux. Ne tremblez plus, il ne le tuera pas; vous vous marierez selon votre honnête choix et selon le goût de vos parents; car je vous protège, moi, et on ne me tue pas.

— Ah! c'en est trop, hurla Thadée en se dressant de toute sa hauteur, et j'aurai raison de vous d'abord, étranger.

— Etranger est un mot stupide. La terre et le soleil sont à moi comme à vous. Mais vous savez que les vrais braves ne font pas de bruit: procédons doucement.. Vous dites que vous voulez raison de moi d'abord. J'espère qu'en ma présence vous n'oseriez insulter personne.

Vous aurez donc affaire avec moi d'abord et avec moi ensuite.

Ces paroles étaient dites avec une extrême politesse, mais avec une fermeté froide.

Thadée ne se possédait plus.

— A demain, dit-il, à huit heures du matin, et l'un de nous y restera.

En même temps il tendit la main à l'étranger, qui prit cette main dans la sienne, et, sans la quitter :

— Pourquoi à demain? dit-il. Si vous avez besoin d'une leçon, il est mieux que vous la receviez de suite, ici, devant les personnes à qui vous faites scandale. Vous vous confiez dans la force, voici de la force; vous comptez sur l'adresse, voici de l'adresse.

Et, disant ces mots, de la main droite, l'inconnu brisa la main de Thadée; de la main gauche, avec sa dague, il lui abattit d'un seul coup toute la moustache, sans effleurer la peau.

Thadée poussa un effroyable cri de douleur en sentant sa main broyée, et il s'évanouit de souffrance et de honte.

— Vous voyez, mademoiselle, dit froidement l'inconnu, qu'il ne tuera plus personne. J'étais

venu pour redresser un tort ; que votre paix ne soit plus troublée. »

Tout le monde était debout, dans une émotion inexprimable.

L'étranger sortit sans que personne dit un mot.

Le jeune futur de Godelive courut après lui pour le remercier, mais il trouva la rue déserte.

L'homme mystérieux avait disparu.

S'était-il évanoui ? Personne hors du cabaret ne l'avait vu.

Quoiqu'il en soit, on reporta chez lui le vaillant Thadée, qui se retira dans un couvent de Chartreux.

Godelive épousa celui qu'elle aimait ; et, comme quelques-uns prétendaient que l'inconnu qui avait châtié Thadée était certainement saint Georges, dont les archers avaient leur jardin dans le voisinage, le cabaret prit saint Georges pour enseigne ; et on ajoute que c'est depuis cette aventure qu'on appelle des *Saints-Georges* ceux qui châtient les blagueurs insolents.

Mais la chronique manuscrite des faits arrivés à Gand pendant les troubles dit simple-

ment que l'étranger n'était qu'un vieux capitaine du duc d'Albe, qui s'était habitué à n'avoir pas peur.

COLLIN DE PLANCY.



LE
CIRQUE ROMAIN
ET
LES SPECTACLES SANGLANTS



Si l'ouvrier connaissait tous les bienfaits qu'il doit à la Religion chrétienne, s'il comparait à sa position actuelle, la situation du travailleur chez les peuples païens, combien il serait attaché à cette Religion. On en jugera d'après ce que nous allons rapporter.

Il y a quinze ou seize cents ans, les Romains, nation la plus instruite, la plus civilisée et la plus puissante du monde, comptaient comme

leur plus grand plaisir les spectacles sanglants. Les jours de grandes fêtes nationales, on se réunissait dans un immense cirque, appelé *Colisée*, dont les ruines imposantes font encore l'admiration de tous les voyageurs. Tout ce qu'il y avait d'important à Rome, l'Empereur lui-même, était passionné pour ces horreurs. Des milliers d'hommes y étaient massacrés en une journée pour le plaisir de la multitude. Et ces hommes qu'on tuait, c'étaient des pauvres, des esclaves, des prisonniers; c'étaient surtout des chrétiens que l'on faisait mourir, parce qu'ils voulaient rester fidèles à leur religion.

Chaque ville importante avait alors son cirque et partout le sang coulait à flots.

A Rome, le Colisée pouvait contenir cent mille spectateurs. En voici la description, empruntée au livre de Mgr Gaume (1) :

« L'arène, *arena, cavea*, est l'espace vide dans lequel combattaient les hommes et les animaux. Au milieu s'élevait l'autel portatif sur lequel on commençait par immoler une victime humaine, quand les jeux devaient se célé-

(1) Chez M. H. Goemaere, imprimeur pontifical, à Bruxelles.

brer en l'honneur de Jupiter *Latiale*. Sur l'emplacement de cet autel s'élève aujourd'hui la croix du Dieu rédempteur, devant laquelle le premier mouvement du voyageur est d'aller se prosterner, tant son âme est oppressée par ce premier souvenir et par mille autres qui surgissent en foule du spectacle qu'il a sous les yeux. L'arène du Colisée a 285 pieds de longueur sur 182 de largeur, et 748 de circonférence. Elle est recouverte d'environ 15 pieds de sable. D'une part, les souverains Pontifes n'ont pas voulu que la terre qui a bu le sang des martyrs fut foulée par les pieds des voyageurs et des curieux ; d'autre part, la conservation des ruines rendait cette précaution nécessaire.

» Autour de l'arène règne le *podium*, revêtement en marbre d'environ 8 pieds d'élévation. Composé de larges tables de marbre fortement fixées dans le mur et de colonnes en guise de pilastres, il était surmonté d'une pesante grille en fer, armée de pointes et penchées sur l'arène. A l'extrémité supérieure de la grille étaient attachées des pièces de bois, roulant sur des tourillons, en sorte que l'animal qui tentaient de s'y prendre retombait aussitôt. La sûreté

des spectateurs commandait ces précautions. En faisant le tour de l'arène, on voit de distance en distance de larges ouvertures pratiquées à la base du *podium* et fermées par de fortes grilles en fer. Ces grilles se levaient et s'abaissaient comme les herses des portes de nos anciennes villes, et donnaient passage aux animaux renfermés dans les *carceres*. Lorsque le moment était venu, les *bestiaires* venaient exciter ces terribles combattants à coups de lances, quelquefois avec des tisons enflammés, pour les rendre furieux et les faire bondir dans l'arène.

Sur le *podium* était le pavillon de l'Empereur et des Césars ; à droite et à gauche venaient les sièges des préteurs, des *douces* vestales et de tous ceux qui avaient droit à la chaise curule. Plus haut s'élevaient, en guise de vaste fer à cheval, plusieurs rangs de gradins. Séparés par des couloirs, ils formaient autant de compartiments qui allaient en s'élargissant à mesure qu'ils s'élevaient : de là le nom de *cunei* qui leur fut donné. Sur les quatorze premiers gradins, au-dessus du *podium*, étaient placés les sénateurs, les chevaliers romains, les ambassadeurs étrangers et les prin-

cipaux magistrats; tous les autres étaient occupés par le reste des citoyens.

» Placées aux gradins supérieurs, les dames romaines formaient un brillant cordon tout autour de l'amphithéâtre, et pouvaient voir d'une manière très-commode non-seulement les combattants, mais encore les spectateurs. Les degrés étaient tout recouverts de planches ou de riches coussins, afin que tous, hommes et femmes, pussent voir égorger leurs semblables sans compromettre leur santé.

» Mais cela ne suffisait pas; à l'odeur du sang devait se mêler l'odeur des parfums. Depuis le *podium* jusqu'à la terrasse s'élevaient, de distance en distance, des tubes de métal doré, d'où jaillissaient des eaux de senteur qui retombaient comme une fine rosée sur les assistants. C'était ordinairement une composition de safran et de baume; on aperçoit encore la place des tubes par où elles s'échappaient.

» La terrasse formait une large esplanade bordée d'une galerie en parapet, et donnait place à 12,000 spectateurs. C'est de là, comme je l'ai dit, que s'élançaient les nombreuses poutres qui retenaient les cordes et les poulies destinées à ouvrir et à fermer le *velarium*. Le

velarium était un immense voile de pourpre semé d'étoiles d'or qui couvrait l'amphithéâtre tout entier, auquel il donnait la forme d'une tente. Il servait à embellir la scène, à rafraîchir les spectateurs par ses ondulations, à les protéger contre les ardeurs du soleil.

» Une foule de jeunes matelots, *manuales*, attachés aux cordages, faisaient les manœuvres avec une agilité surprenante.

» Le Colisée contenait 87,000 places tant sur le *podium* que sur les gradins; si on ajoute les 12,000 de la terrasse, on aura près de 100,000 spectateurs, sans compter les hommes de service.

» Souvenons-nous que le Colisée a 157 pieds d'élévation sur 1,641 de circonférence; et, si vous le pouvez, imaginez quel spectacle devait présenter ce colossal édifice, lorsque le soleil de Rome, l'inondant de lumière, faisait jaillir mille reflets étincelants et du magnifique pavillon parsemé d'étoiles d'or dont il était surmonté, et de ses vastes parois en marbre poli, enrichies de sculptures, de colonnes, de statues et d'ornements de tout genre.

» Ne demandons pas ce qu'avait coûté ce gigantesque monument : les auteurs anciens se

contentent de répondre que Titus y avait fait couler un fleuve d'or. Ils auraient dû ajouter, et des torrents de sang et des torrents de larmes.

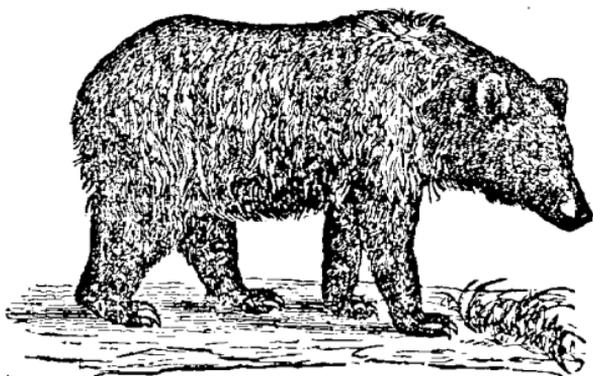
» Par ses proportions, par le luxe de ses ornements, par la nature des spectacles qui s'y donnaient, par la fureur du peuple, depuis l'Empereur jusqu'à l'esclave, pour ces jeux sanglants, le Colisée résume la vieille Rome durant les trois derniers siècles de son existence. Le connaître à fond, c'est contempler face à face le monde d'alors; car c'est voir dans le foyer même où ils viennent se réunir, tous les traits de lumière répandus çà et là par les historiens sur les incroyables mystères de la vie païenne.

» Pleins de cette pensée, nous sortîmes de l'arène, et, montant sur le *podium*, nous nous assîmes à la place même du pavillon impérial, pour voir ce qui se passait dans le Colisée aux jours du paganisme.

» N'oublions pas que c'est aujourd'hui le 20 décembre, dernier jour des fêtes *Sagittaires* par lesquelles les Romains célébraient la clôture de l'année. Si donc, à pareil jour, la onzième année du règne de Trajan, nous nous

fussions trouvés à l'amphithéâtre, voici, du moins en partie, ce que nous aurions vu :

» Au lieu de sable, l'arène est couverte de vermillon ; l'autel de Jupiter est paré ; le vase du victrimaire et le couteau sacré brillent près du trépied fumant. Au-dessus de nos têtes, les *manuales* se glissent légèrement sur les cordages du *valerium*, préparent les poulies et disposent les jets d'eau parfumés. Sous nos pieds, les lions, les panthères, les ours rugissent dans les *carceres* et font trembler le Colisée tout entier.



» La porte impériale s'ouvre, le Préteur s'avance, drapé dans son riche manteau de pourpre, rattaché sur l'épaule droite par un

bouton d'or; il monte sur le *podium* et vient prendre la place d'honneur, car l'Empereur est en Orient; il est suivi des vestales, vêtues de blanc, du Sénat en manteau blanc rehaussé d'or.

» Tous les portiques sont ouverts; 87,000 spectateurs garnissent les degrés de l'amphithéâtre, 12,000 regardent du haut de la terrasse.

» Entre le premier et le dernier portique, les matrones et leurs filles, étincelantes de pourpre, d'or et de diamants, forment une éblouissante ceinture autour de l'amphithéâtre.

» Tout à coup, un grand silence s'établit; le prêtre de Jupiter *Latiale* s'avance par la porte qui regarde l'arc de Tite; un *Pontificius* (1), tenu par des Prétoriens, est au pied de l'autel : on l'étend; le *Flamen dialis* a saisi le couteau; la victime est égorgée; le peuple a battu des mains; Jupiter est content, et les jeux peuvent commencer.

» Aussitôt la musique fait entendre de bruyantes fanfares, et sous la porte par où le prêtre est entré, apparaissent les *venatores*,

(1) Victime humaine.

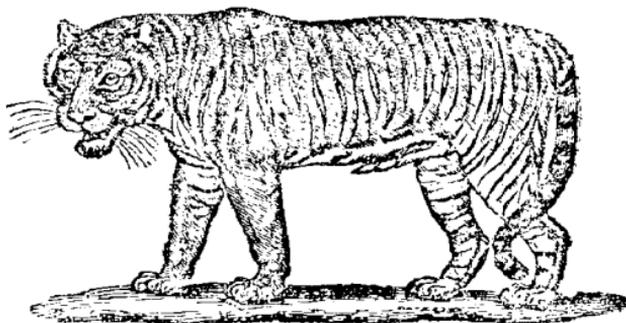
armés pour combattre les bêtes. Ils sont rangés sur deux lignes, ils ont un fouet à la main, dont ils frappent chacun un coup sur les infortunés qui passent nus au milieu d'eux : ce sont les *bestiarii*, victimes vouées aux bêtes. On ne peut les compter, tant elles sont nombreuses ! La plupart sont de pauvres esclaves fugitifs, des prisonniers de guerre, des chrétiens et des chrétiennes, jeunes enfants et vieillards blanchis par les années. Précédées d'un héraut, elles font le tour de l'arène, et en passant devant la tente de l'Empereur, elles s'inclinent en disant :

« — *Cæsar, morituri te salutant.* « César, ceux qui vont mourir te saluent. »

« Cependant on divise la troupe par petites bandes, on ne veut pas qu'elle soit égorgée d'un seul coup, il faut prolonger le plaisir. Ceux qui doivent mourir les premiers restent dans l'arène, attachés à des poteaux ou enveloppés dans des filets ; les autres sont mis en réserve dans les *Carceres*.

« Le peuple est impatient. Les vestales, qui le croirait ? les vestales donnent le signal du carnage. On lève les herses ; les lions, les ours, les panthères, piqués, brûlés par les gladia-

teurs, s'élançant furieux dans l'amphithéâtre, et voilà des têtes, des bras, des jambes broyés,



des entrailles déchirées qui ensanglantent l'arène et le *podium*.

« Le peuple a bu le premier sang, mais il n'est pas enivré et il veut l'être. Le combat continue, chaque groupe de *bestiaires* paraît à son tour ; les matrones, les spectateurs demandent, en tréignant, de nouvelles bêtes et de nouvelles victimes, mais la liste funèbre est épuisée : il n'y a plus de chair humaine à déchirer, pour le peuple plus de sang à boire.

Que dis-je ? si les *bestiaires* sont morts, les gladiateurs restent ; on va leur préparer la place. Les lions et les panthères rentrent dans leurs loges ; les *confecteurs*, armés de crocs,

entraînent les cadavres dans le *spoliarium*. Deux de leurs chefs se promènent dans la vaste enceinte libitinaire : l'un s'appelle Mercure, l'autre Pluton, parce qu'ils portent les insignes de ces divinités. Mercure touche les corps avec un caducée de fer incandescent, pour reconnaître ceux qui conservent encore quelques principes de vie; Pluton assomme avec un maillet les malheureux que n'attend aucun espoir de guérison. Aux *confecteurs* succèdent dans l'arène de jeunes et beaux esclaves, élégamment vêtus, qui viennent retourner avec des râtaux la poussière ensanglantée.

» Pendant cette opération, les tuyaux ménagés avec art dans toutes les parties de l'amphithéâtre distillent sur les spectateurs une rosée odorante qui rafraîchit l'air et corrige l'âcre parfum du sang.

» Comme un immense éventail, le *velarium* brodé d'or ondoie au-dessus des têtes; des symphonies et des chants, mêlés à un orchestre de mille instruments; cent bouffons, aux costumes et aux manières les plus bizarres, les plus étranges, amusent le peuple impatient de nouveaux combats.

» Enfin voici les gladiateurs : ils arrivent sur des chars brillamment peints de diverses couleurs, font le tour de l'amphithéâtre : *Cæsar, morituri te salutant*, crient-ils tous ensemble en passant devant la tente de l'Empereur.

» Ils mettent pied à terre et se répandent dans l'arène; leur costume se compose d'un *subligaculum*, pièce d'étoffe rouge ou blanche, pendant en draperie sur les cuisses, relevée sur les hanches et fixée autour du corps par une brillante ceinture de cuivre ciselé. Un cothurne de cuir bleu ou une bottine de bronze, *ocrea*, forme leur chaussure : le reste du corps est entièrement nu. Pour armure, les uns portent un petit bouclier rond, *parma*, un trident et un filet : ce sont les rétiaires, *retiarii*; les autres, une faux recourbée, un grand bouclier rond, *clypeus*, un casque surmonté d'une aigrette rouge ou d'un poisson pour cimier : ce sont les *mirmillones*. Les laqueateurs, *laquearii*, sont armés du lacet avec lequel ils cherchent à s'étrangler mutuellement; ils n'ont pour arme défensive qu'un bouclier de cuir. Ceux que vous voyez armés d'une épée, le bras droit couvert de brassards

peints en bleu, le gauche muni d'un *clypeus*, la tête chargée d'un casque ailé peint en bleu et dont le cimier reçoit une crinière rouge, sont les gladiateurs proprements dits, *gladiatores*; les uns sont à pied, les autres à cheval.

» Les *dimachaires* n'ont point d'armes défensives, point de bouclier, mais une épée à chaque main. Les *essédaires* combattent sur des chars traînés par des esclaves. Les *andabates* sont des malheureux qui ont les yeux bandés et qui combattent en aveugles.

» Ces différentes espèces de gladiateurs ne luttent pas toutes ensemble, mais fournissent successivement leur genre de combat particulier : la variété dans la manière dont la mort est donnée ou reçue multiplie les jouissances de ce peuple blasé.

» Quel est ce bataillon qui se tient à l'écart, qui prélude au combat réel par des joutes simulées et promène sur l'amphithéâtre un regard tranquille? Reconnaissez les *auctorati*, gladiateurs qui ont vendu leur vie pour amuser le peuple par le spectacle de leur mort.

» Dans cette armée, prête à en venir aux mains, il y a des combattants qu'on appelle *sine missione*; pas un seul ne doit survivre

au combat, vous les verrez tous mourir. On a soin d'indiquer dans le programme des jeux si le combat sera sans rémission ; c'est un moyen d'attirer la foule.

» Mais les trompettes ont retenti ; la lutte est commencée ; les épées se croisent, les lances s'entrechoquent, le sang coule à flots, et cependant le peuple bondit de colère sur ses sièges : quelle en est la cause ?

» C'est ce gladiateur qui cherche toujours à frapper son adversaire à la tête.

» Le misérable ! Il ne sait donc pas que telles blessures produisent ordinairement une mort instantanée ; et quel plaisir y a-t-il à voir mourir un homme s'il ne souffre pas ? Tuer un gladiateur du premier coup, c'est empiéter sur la volupté romaine.

» Cependant le combat s'anime ; mais il ne s'échauffe pas encore au gré du peuple : tout l'amphithéâtre se tient pour outragé, pour méprisé par des gladiateurs qui se tuent avec mollesse et qui ne périssent pas avec gâté.

» Une fureur désordonnée éclate contre ces malheureux ; une horrible férocité anime tous les visages ; des cris effroyables font trembler le Colisée ; les spectateurs, y compris les ves-

tales, se lèvent, trépignent de rage, se livrent à des gestes si menaçants, si terribles, si convulsifs, qu'on les croit au moment de descendre dans l'arène pour déchirer eux-mêmes les tristes objets de leur courroux.

• Mais voyez ces hommes qui s'élancent de l'extrémité de l'arène : ce sont les marchands qui ont fourni la pâtée gladiatoriale ; ils tombent à grands coups de lanières et de verges sur ce troupeau de timides combattants, et, employant même le feu, parviennent à les rendre un peu plus intrépides.

• Le peuple se venge de leur lâcheté en les condamnant presque tous : deux ou trois seulement reçoivent leur grâce par le don d'une baguette et d'un bonnet d'affranchi. Vainement les autres essaient de rendre les armes et d'attendrir leurs juges ; la manière humble et tremblante dont ils implorent la vie ne fait que redoubler la haine allumée contre eux.

• Non-seulement tous périssent (et pendant les jeux de Trajan il en périt 10,000), mais le peuple, dans l'emportement de sa férocité, craignant que quelque victime ne feigne la mort qui ne l'aurait pas atteinte, ordonne de retourner les corps et d'émousser de nouveaux

glaives sur ces cadavres insensibles et sanglants.

« Toutefois, une longue péripétie a tenu les spectateurs en suspens et produit des émotions délicieuses. Avant le coup mortel, de graves blessures ont été reçues, et reçues avec grâce suivant les règles obligées du combat. A chaque plaie profonde, à chaque chute d'une victime, un cri part de tous les points de l'amphithéâtre : *Hoc habet ! hoc habet !* (Il en tient ! il en tient !) et une joie infernale, satanique, illumine toutes les faces.

« Le malheureux tombé se relève et, mettant un genou en terre, il demande humblement grâce de la vie ; son vainqueur est là, promenant des regards sur l'amphithéâtre pour chercher la sentence du peuple. Les pouces se lèvent, il est sauvé ; les pouces s'abaissent, il est condamné.

« Il va mourir ; mais sa mort doit être pour les spectateurs une nouvelle et suprême jouissance.

« Il faut que chaque victime renversée aux pieds de son adversaire, dans une chute dont l'art même a dû dérober la honte, prenne l'extrémité du glaive que lui présente son vain-

queur, tend la gorge et dirige elle-même la pointe homicide qui doit terminer sa vie.

» Une explosion de joie salue chaque exécution; elle part de tous les rangs, même de la loge des vestales. On voit ces vierges si *douces et si modestes* se lever à chaque coup, s'extasier toutes les fois que le vainqueur enfonce le glaive dans la gorge du vaincu, et compter par combien de blessures le gladiateur mourant arrose l'arène de son sang.

» La trompette lugubre a sonné de nouveau et la *Porte des Morts* a donné passage à plusieurs centaines de cadavres sanglants et mutilés. Pour la troisième fois d'élégants esclaves ont retourné le sable de l'arène; le combat des hommes contre des hommes a cessé. Le peuple n'est pas satisfait; il lui faut de nouvelles jouissances, c'est-à-dire du sang, toujours du sang, mais du sang versé d'une autre manière: et il en aura.

» En attendant, voici un intermède propre à remuer les hideuses fibres de son âme qui seraient demeurées assoupies. Des esclaves apportent des réchauds remplis de charbons ardents.

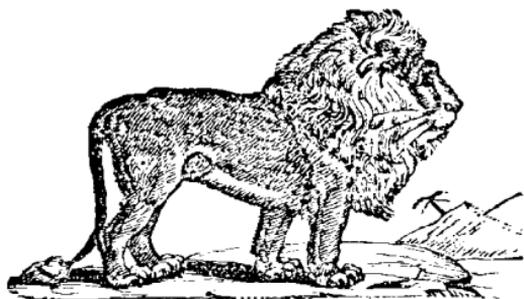
» Le peuple a lu le fait de Mucius Scœvola;

il ne l'a pas vu, mais il veut le voir, parce qu'il y a une torture à savourer. Un malheureux, conduit par des prétoriens, est obligé d'étendre le poing sur ces brasiers. Pour le contraindre à cette horrible parodie, on l'a revêtu d'une robe souffrée, *tunica incendialis*, à laquelle deux bourreaux armés de torches se tiennent prêts à mettre le feu au moindre signe d'hésitation.

« Pendant que le peuple respire cette fumée de chair humaine, on a terminé les préparatifs de *la chasse*. Des *bestiaires* entrent par la porte occidentale du Colisée, tandis que sous la grande porte on voit s'avancer, conduites par un mécanisme invisible, des montagnes couvertes d'arbustes et de gazon. De leurs flancs, subitement entr'ouverts, s'élancent des ours, des lions, des panthères, des bisons. Le carnage recommence, le sang coule à grands flots, les applaudissements s'élèvent jusqu'à la frénésie.

« Bientôt sur la poussière ensanglantée de l'arène gisent pêle-mêle les animaux et les hommes. Tout est mort, excepté quelques ours des Alpes et quelques lions de Numidie, qui, restés maîtres du champ de bataille, se promènent

nent à travers les cadavres, cherchant de nouvelles victimes.



« Ces terribles animaux sont enfin repus de chair humaine ; ils sont couchés dans l'arène, occupés à ronger les os à moitié broyés de quelques bestiaires. Pourquoi ne les fait-on pas rentrer dans les *carceres* ?

« Ils doivent servir à un nouveau spectacle qui fera trépigner de joie et rire vingt fois d'un rire convulsif et le Sénat, et les vestales, et le peuple. Un esclave est poussé dans l'arène ; sur sa main étendue repose un œuf qu'il doit porter sans le laisser tomber, et sans fermer la main, d'un bout de l'arène à l'autre. La crainte, la pâleur, les angoisses de ce malheureux, les mouvements des lions, leurs sourds mugissements, excitent des sensations délicieuses dans

tous les spectateurs, qui bondissent de joie si un coup de dent ou de griffe vient déchirer l'acteur infortuné de ce jeu cruel.

» Cependant la nuit approche et le peuple impatient demande encore des *bestiaires* : il n'y en a plus.

» Quoi ! le peuple romain restera sans plaisir et les lions sans pâture ? Non ! l'Empereur lui-même, Trajan, s'est fait le pourvoyeur du Colisée.

» Quel est ce trépignement de joie qui se manifeste sur tous les gradins de l'amphithéâtre ?

» Voyez ce centurion qui arrive précipitamment sur le *podium*, qui parle au préteur, à qui il remet une dépêche impériale.

» Il annonce l'arrivée d'Ignace, surnommé *Théophore*, l'évêque des chrétiens, que l'Empereur envoie d'Orient pour être livré aux bêtes.

» Quel bonheur !

» En effet, l'an 116 de Jésus-Christ, le 20 décembre, Ignace débarquait à Ostie. Pressé par les soldats chargés de le conduire, il faut qu'il arrive dans la grande Rome avant le coucher du soleil ; c'est aujourd'hui le dernier jour des

jeux : le martyr est à la porte de l'amphithéâtre.

» Le préteur se lève et lit au peuple la lettre de Trajan :

« Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter sur lui-même le Crucifié, soit enchaîné et conduit par des soldats dans la grande Rome, afin de servir de pâture aux bêtes et de spectacle au peuple. »

» Un long battement de mains témoigne de l'allégresse et de la reconnaissance du peuple. Le vénérable vieillard passe sous le fouet des *venatores* qui le poussent dans l'arène.

» A sa vue les 100,000 spectateurs battent encore des mains; les lions poussent d'affreux rugissements. Ignace se met à genoux et dit :

» — Je suis le froment du Seigneur; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes pour devenir le pain pur de Jésus-Christ. »

» Il a parlé; et voici deux lions qui se jettent sur lui, et qui le dévorent en un moment, sans rien laisser de son corps que les plus gros et les plus durs de ses os.

» Le martyr est immolé; peuple féroce es-tu satisfait?

» Non. Comme le tigre que le sang altère, Rome, qui vient de boire avec délices quelques gouttes de sang chrétien, veut en boire jusqu'à l'ivresse. Elle le voudra encore pendant deux siècles; et une armée de martyrs viendra, sur les pas d'Ignace, expirer dans l'amphithéâtre.

» Bats des mains, peuple insensé, trépigne de joie à la vue de leurs tortures! Tu ne sais pas que leur mort victorieuse ébranle les autels de tes dieux et fera bientôt crouler ton Capitole et ton Colisée lui-même!

» En attendant, on voit au nombre de ces glorieux champions, tour à tour entrés dans l'arène, Eustache, capitaine de cavalerie sous Titus, au siège de Jérusalem, général des armées romaines sous Adrien, et avec lui son épouse et ses deux fils, nobles rejetons des plus anciennes familles; les illustres vierges Martine, Tatiane et Prisca, toutes trois filles de consuls et de sénateurs; le sénateur Julius; Marin, fils d'un autre sénateur; les évêques Alexandre et Eleuthère; les jeunes princes persans Abdon et Sennen; 200 soldats à la fois, et une foule innombrable de héros et d'héroïnes de tout âge et de tout pays, dont le triomphe

illustra ce Capitole des martyrs : souvenirs, émotions, enseignements profanes et chrétiens, le Colisée fournit tout cela. Ai-je tort de demander s'il est sous le ciel un livre plus éloquent et plus complet? »

Ce fut seulement l'influence de la vraie religion qui fit disparaître cette horrible boucherie humaine. Il fallut toutefois bien du temps avant que les Romains consentissent à y renoncer : tant l'homme devient cruel et semblable aux bêtes féroces, lorsqu'il n'a pas l'amour du vrai Dieu. C'est alors le pauvre, le faible, l'abandonné, qui a tout à souffrir. La vie et la liberté de l'ouvrier ne sont en respect que là où se trouve pratiquée la loi de Jésus-Christ. Aussi, lisons nous encore tous les jours le récit des cruautés commises par les peuples sauvages.

A Rome, un moine, appelé Télémaque, parvint, en sacrifiant sa vie, à mettre fin pour toujours aux combats des gladiateurs. Du fond du désert où il s'est réfugié pour servir et prier Dieu, ce pauvre moine, poussé par la charité, vient à Rome, entre dans le Colisée, voit les gladiateurs prêts à combattre, se jette au-de-

vant d'eux pour les séparer. Le peuple, furieux de se voir enlever le plaisir de voir des hommes s'entre-tuer, massacre Télémaque.

Mais le sang de cet homme généreux a fait son effet : l'Empereur défend pour toujours les combats de gladiateurs. Il n'y en eut plus depuis l'an 404.



PÊCHE DE LA BALEINE

(Extrait des *Souvenirs d'un Aveugle*, par J. Arago)



Bien souvent, dans nos conversations, il est question de la Baleine, de ce monstrueux habitant des mers que d'intrépides navigateurs vont combattre au péril de leur vie.

Beaucoup d'écrivains parlent de la baleine sans l'avoir jamais vue et leur récit fantaisiste n'est parfois qu'une longue suite d'absurdités. Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques pages écrites

par un explorateur infatigable qui a fait le tour du monde et dont les notes de voyage sont un grand trésor pour la science.

« Pour la cinquième ou sixième fois depuis notre départ, nous voyons glisser près de nous, infatigables et ardents, patients et robustes, des pêcheurs de baleines.

» Voici la vie la plus active de l'homme, voici sa vie la plus périlleuse.

» Ici tout est fatigue et travail, ici chaque heure de la journée peut être le dénouement d'un drame terrible, car le navire a pour escorte permanente les colères du ciel et celles des flots, car son existence, à lui, il la passe dans les mers les plus orageuses du globe, car les ennemis qu'il cherche, qu'il combat, qu'il dompte sont les plus forts, les plus puissants, les plus redoutables des êtres vivants, alors qu'on les traque dans leur immense empire.

» Pour de semblables jeux il faut des poitrines et des bras de fer, il faut des hommes d'élite regardant la mort d'un œil serein et prêts à tout oser pour le prompt succès de leur course, à laquelle ils attachent plus de prix qu'on n'en

mettrait à la conquête d'une ville ou d'une province.

« Voyez-les, aujourd'hui, tristes, découragés, sans énergie, assoupis sur leur pont muet ; c'est que l'ennemi est loin et se cache, c'est que leur journée sera sans combat et les nuages sans violence.

« Le voici maintenant, cet ennemi redoutable ! ils se redressent au signal de l'homme hissé au haut du grand mât, lestes, impétueux et se précipitant comme des loups affamés ou plutôt comme des soldats aguerris dans une frêle embarcation qu'un seul mouvement de leur ennemi peut briser en mille éclats. Je vous le dis parce que cela est : parfois on trouve de par le monde des existences tellement tourmentées, si violemment et si fréquemment tirillées par le courroux des éléments et des hommes, qu'elles feraient douter de la raison humaine.

« La force de la baleine est, pour ainsi dire, en proportion de sa taille monstrueuse, et ses passions peuvent, selon toutes les probabilités, être comprises et analysées. La rapidité de la baleine est telle que les mers paraissent trop étroites aux caprices et aux exigences de ses

évolutions, et que l'imagination la plus désordonnée recule en présence de l'exactitude des calculs obtenus à l'aide de documents et de faits irrécusables.

» Les naturalistes les moins disposés à l'exagération ne repoussent point la pensée de l'existence de baleines d'une dimension de plus de 100 mètres, et ils se basent sur des découvertes dont nous n'avons pas mission de constater l'authenticité. Quoi qu'il en soit, les baleines que nos intrépides pêcheurs vont chercher dans leur empire n'égalent pas ces gigantesques proportions, et la longueur avérée des plus colossales ne dépasse guère 45 ou 50 mètres.

» Une histoire épisodique des chasses de la baleine, avec ses dates précises et les divers instruments propres à cette guerre si dangereuse, serait un des livres les plus utiles aux explorateurs de toutes les mers polaires, et pour exciter le zèle de quelques écrivains patients et consciencieux, je me hâte d'ajouter que ce serait aussi une spéculation très-lucrative. Tant de gens sont intéressés à cette étude, et sur les navires les heures passent si lentes et si assombries!

» Je ne me suis point imposé cette tâche laborieuse ; mais avant de dire le drame où le pêcheur joue un rôle si hasardeux, que je vous apprenne encore que l'homme et l'espadon ne sont pas les seuls ennemis de la baleine.

» Au sein des climats les plus âpres, elle trouve encore, alors que la vieillesse la détruit ou quand de récentes blessures épuisent ses forces, un adversaire qui ose la poursuivre jusque dans son élément. Cet adversaire audacieux et terrible, c'est l'ours blanc, tristement assis sur les plages neigeuses ou voyageur aventureux sur les montagnes de glaces où il s'est perché comme en un observatoire.

» A l'aspect de la baleine qui succombe et de celle qui, jeune encore, n'a pas essayé ses forces dans de rudes combats, l'ours marin s'élançe au sein des flots, ardent, impétueux, vorace, souvent affamé ; il nage, il atteint le monstrueux cétacé, il s'attache à ses flancs, qu'il déchire, qu'il met en lambeaux jusqu'à ce que la douleur forçant la baleine à une légitime défense, une ardente lutte s'engage entre les deux champions.

» C'est alors une rencontre à mort, car il y a rage des deux côtés ; le quadrupède remonte à

la surface, s'abrite derrière un roc glacé, reparaît, s'élançe de nouveau jusqu'à ce que le monstre gigantesque le heurtant de sa tête ou le broyant sous une flagellation de sa vaste queue, le livre en pâture aux oiseaux de proie et aux voraces poissons de ces mers tempêteuses.

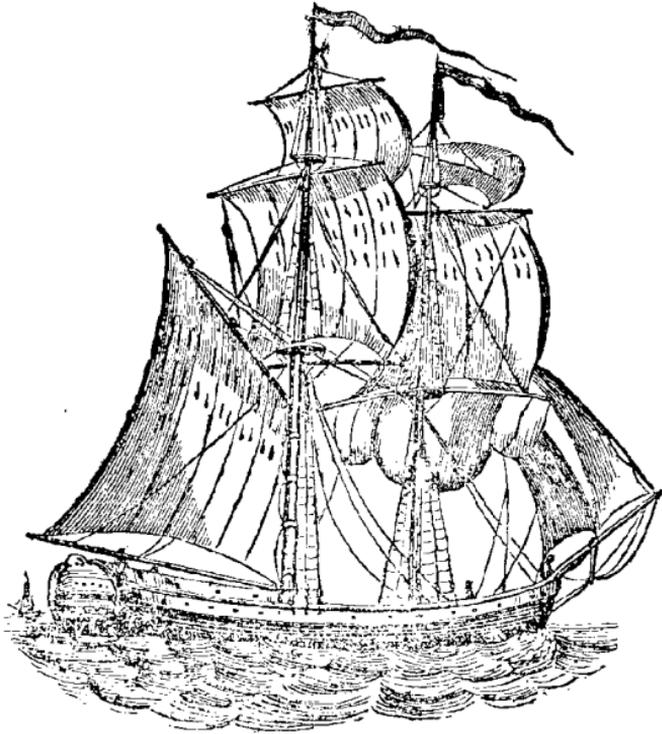
» Si l'on se demande pourquoi il a été reconnu que les baleines boréales sont incontestablement plus brutales, plus tracassières que les baleines australes, et pourquoi ces deux espèces le sont beaucoup plus aussi que celles qu'on poursuit çà et là dans des régions tempérées, peut-être ne sera-t-il pas difficile d'en trouver une raison logique dans les rapports des climats avec les diverses natures qui enrichissent les mers et les terres.

» Ne sait-on pas que les tigres et les lions de Nubie, de l'Atlas, du Caucase et du grand désert de Sahara sont indubitablement plus féroces que ceux d'Amérique, où les chaleurs tropicales, si fréquemment combattues par les vents froids et quelquefois glacés arrivant des neigeuses Cordilières, rendent à tout ce qui respire ce calme, cette harmonie si nécessaires aux caractères tempérés?

» Là-bas, en effet, des sables, l'immensité muette, terrible par son silence, plus terrible encore par le siroco brûlant qui la balaye ; ici, les chants des oiseaux, des vallées délicieuses, un ciel parfumé, une terre féconde ; d'une part, la sécheresse des roches sans source, sans fraîcheur ; de l'autre, la majesté imposante de larges fleuves traversant des pays où la plus riche végétation semble leur disputer la conquête du sol. En Afrique, tout effort est presque impuissant pour soutenir une vie de souffrance et de carnage. En Amérique, une nourriture abondante est offerte à tout ce qui respire. La guerre apprend la cruauté ; le malheur excite les passions des âmes ; le repos c'est le bonheur, et le bonheur c'est l'humanité.

» Les navires baleiniers ont ordinairement de 35 à 40 mètres de longueur ; on les double d'un bordage de chêne assez fort pour résister aux chocs des glaçons ; ils portent de 30 à 45 hommes d'équipage, y compris le capitaine, le chirurgien et les chefs de pirogues, qui sont considérés comme officiers. Chaque navire baleinier a de 6 à 9 chaloupes de 8 mètres de long, de 2 mètres de large et d'un mètre de profondeur. Un ou deux harponneurs sont des-

tinés à chaque chaloupe: on les choisit parmi les hommes de l'équipage les plus forts, les



plus adroits, les plus expérimentés pour diriger l'embarcation suivant la marche de la baleine, lors même que celle-ci nage entre deux eaux, et assez habiles pour la frapper quand

elle se montre à la surface pour respirer l'air par ses évents.

» Les instruments indispensables pour cette pêche sont le harpon et la lance. Le harpon est un dard triangulaire, barbelé sur les bords et dont la tige en fer a trois pieds de long; il se termine par une douille prolongée par un manche d'égale longueur ou de cinq pieds au plus; au-dessus de la douille est une boucle en chanvre natté à laquelle est fixé le funin qu'on nomme ligne, dont la grosseur ordinaire est d'un pouce et demi à peu près et la longueur de 140 à 150 brasses.

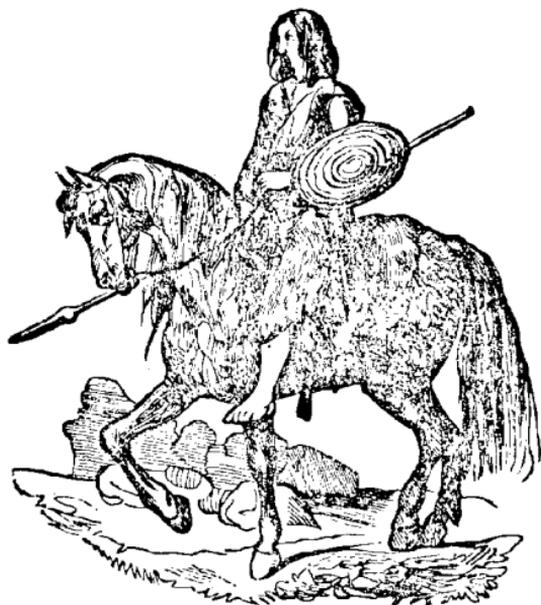
» La lance est différente du harpon en ce que son fer n'a point d'ailes, afin de le pouvoir retirer facilement, car elle ne se darde point comme celui-ci et ne quitte point la main du matelot agresseur; sa longueur est de 14 pieds, y compris la hampe, qui en a 8.

» Nous lisons dans Albert que les pêcheurs ses contemporains, au lieu de jeter le harpon, le lançaient à l'aide d'une baliste.

» Schneider prétend que les Anglais ont essayé de remplacer la baliste par une arme à feu, afin d'atteindre le cétacé d'une plus grande distance.

« Et dans l'*Histoire des pêches des Hollandais*, traduite par M. Dereste, nous voyons que ce peuple a obtenu un meilleur résultat que les Anglais, qui se servaient du canon, en faisant, dans le même but, usage du mousquet, ce qui les exposait à moins de dangers et leur donnait plus de force et de facilité.

« Près des côtes de la Floride, les sauvages,



adroits et audacieux nageurs, prennent des baleines franches en se jetant sur leur tête et en

enfonçant dans un de leurs événements un long cône de bois ; puis ils se cramponnent à cette arme, et se laissant entraîner sous l'eau, ils remontent avec l'animal, et une fois à la surface, ils font entrer un autre cône dans le second événement. La baleine, ne pouvant plus respirer, est alors contrainte de se jeter sur la côte ou sur un bas-fond, afin de ne point avaler un liquide qu'elle ne pourrait plus rejeter et qui l'étoufferait. C'est alors que ces sauvages la combattent et en triomphent plus aisément.

» Ce sont là de ces faits vraiment extraordinaires consignés dans de graves annales, et que Lacépède lui-même, entre autres écrivains, ne refuse pas d'admettre, car ils lui ont été confiés par des témoins oculaires et dignes de foi.

» Les notes préliminaires que je consigne ici ne seront pas lues, j'espère, sans intérêt, puisqu'elles deviennent en quelque sorte une préface de la grande page que je veux écrire.

» La baleine franche se nourrit de crabes et de mollusques ; ces animaux dont elle fait sa proie sont très-petits : aussi leur grand nombre compense-t-il le peu de substance qu'ils

fournissent; les mers fréquentées par la baleine en sont tellement infestées qu'elle n'a qu'à ouvrir la gueule pour en prendre des milliers. La maigreur des baleines dans les eaux où ces mollusques sont très-rares atteste que c'est là en effet la véritable nourriture de ces monstrueux cétacés. A quelque distance que la baleine doive aller chercher son aliment, elle franchit avec une si grande rapidité l'espace qui l'en sépare qu'elle laisse derrière elle un large et profond sillon, sa vitesse étant supérieure à celle des vents alizés. En supposant que 12 heures de sommeil lui suffisent par jour, il lui faudrait 47 jours pour faire le tour du monde en suivant l'équateur, et 24 jours en suivant le méridien. Puisqu'un boulet de 48 parcourt l'espace avec une extrême rapidité et que son volume est au moins 6,000 fois plus petit que celui de la baleine, la force du boulet n'est donc que le soixantième de la force du géant des mers; donc encore le choc produit par le cétacé est soixante fois plus terrible, et cependant cette vitesse n'est point évaluée d'après la plus grande rapidité de la baleine : l'éclair seul peut être comparé à sa marche lorsqu'une vibration de sa vaste queue et les

élans simultanés de ses deux nageoires la font disparaître aux regards.

» Cette rapidité et cette force expliquent comment, lorsque l'animal blessé plonge et revient perpendiculairement à la surface, il peut soulever et culbuter un navire.

» La baleine est beaucoup tourmentée par un petit crustacé vulgairement appelé *pou de baleine*, qui s'attache tellement à sa peau qu'on la déchire plutôt que de l'en arracher. Il choisit de préférence les parties délicates du monstre; une quantité d'autres insectes pululent sur son dos et attirent un nombre prodigieux d'oiseaux de mer qui s'en nourrissent.

» Si ces insectes parviennent à s'attacher à la langue de la baleine, sa mort est certaine, car ils multiplient si promptement que cette famille dévorante finit par lui ronger la langue. Outre ces ennemis, le roi des mers a encore à craindre l'espadon, et nous avons déjà donné des détails du drame qui a lieu dans la lutte, puis les *dauphins gladiateurs*, qui, réunis en troupe, cerclent la baleine, la harcèlent de toutes parts pour la contraindre à ouvrir la gueule, et alors le plus proche ou le plus cou-

rageux se précipite sur sa langue et la met en pièces.

» Les baleines mettent bas un baleineau (rarement deux) qui, en naissant, n'a guère que 12 ou 15 pieds de longueur. Dès lors aussi les courses de la mère sont moins bruyantes, moins capricieuses ; elle se plait dans les eaux où elle a commencé à exercer sa tendresse, peut-être craint-elle de fatiguer son *petit*, qui ne tarde pas cependant à mettre à profit cette force merveilleuse que le ciel lui a donnée, et qui, semblable tout d'abord à un jeune poulain, bondit en étourdi, et donne ainsi le signal au guetteur constamment en alerte. On dit que la baleine porte de 8 à 9 mois ; quelques naturalistes vont jusqu'à 10 ou 11 ; ce sont là des faits forts difficiles à constater.

» Le naturel de ce cétacé est doux, même timide ; on n'en a jamais vu, sans être attaquées, se ruer sur les navires, et si l'on remarque moins d'emportement dans celles que l'on trouve pour ainsi dire égarées dans les régions de l'équateur que dans celles qui fréquentent les latitudes polaires, c'est que la guerre permanente que celles-ci ont à soutenir leur

apprend à user de leur force et de leur puissance.

» Voici un rapide aperçu des rivages et des mers où les navigateurs ont rencontré des baleines :

» Au Spitzberg, vers le 80^{me} degré de latitude; au nouveau et à l'ancien Groënland; à l'Islande, au détroit de Davis, au Canada, à Terre-Neuve, à la Caroline, à cette partie de l'océan Atlantique austral vers le 40^{me} degré de latitude et vers le 36^{me} de longitude occidentale, à compter du méridien de Paris; à l'île Mocha, 40^{me} degré de latitude, voisine des côtes du Chili, dans le grand Océan méridional; à Guatémala, au golfe de Panama, aux îles Gallapago, aux rivages occidentaux du Mexique, dans la zone torride; au Japon, à la Corée, aux Philippines, au cap de Galles, à la pointe de l'île de Ceylan, aux environs du golfe Persique, à l'île de Socotora, près de l'Arabie-Heureuse; à la côte occidentale d'Afrique, à Madagascar, à la baie de Ste-Hélène, à la Guinée, à la Corse, dans la Méditerranée, dans le golfe de Gascogne, dans la mer Baltique et dans la Norwége.

» Maintenant devons-nous conclure de ces

renseignements, fournis et certifiés par les navigateurs, que la baleine fréquente habituellement toutes les mers indiquées plus haut? Non, car ce serait compromettre la vérité du fait de fonder la règle générale sur quelques exceptions, attendu que si des baleines se sont montrées près de l'île de Corse et dans le golfe de Gascogne, c'est qu'elles y auront été poussées et entraînées par quelque révolution marine.

» Duhamel, dans son *Traité des pêches*, nous signale que dans la Corée on a souvent trouvé des baleines harponnées au Spitzberg ou au Groënland par des Européens.

» Ce fait seul nous prouve l'instabilité du gigantesque cétacé, mais ne nous conduit pas à indiquer toutes les mers du monde comme propres à sa pêche.

» Vous connaissez le monstre, non pas, à la vérité, dans toutes les circonstances de sa longue vie, puisqu'on lui accorde sans efforts une existence de 9 à 10 siècles au moins, mais vous savez maintenant ce qu'il y a de gigantesque et de terrible à la fois... Eh bien! l'homme va l'attaquer dans son empire, le poursuivre, le combattre et le vaincre.

» Disons comment ce jeu s'exécute, car c'est un jeu auquel se livrent de gaieté de cœur certains êtres affamés de périls, pour qui, sans désespoir, la peine est une habitude et la mort un refuge.

» Je raconte simplement :

» Dès que le matelot *guetteur* aperçoit du haut de la mâture le dos d'une baleine, les canots sont promptement jetés à la mer et dirigés vers l'endroit indiqué par la vigie; on rame avec précaution vers l'animal; le plus souvent les embarcations décrivent un circuit pour venir se placer à côté de la baleine, afin que le matelot harponneur, debout sur l'avant de la chaloupe, saisisse l'instant favorable pour lancer le fer meurtrier sous la nageoire du monstre.

» L'adresse du harponneur consiste à frapper sur cette partie du corps le gigantesque cétacé, car non-seulement le dard pénètre sans difficulté, mais encore il atteint les poumons, et la mort est presque instantanée.

» On reconnaît la justesse du coup lorsque la baleine, remontant sur l'eau après sa blessure, vomit par ses évents son sang en abondance et trace un rouge sillon sur les flots.

» Dès qu'elle se sent blessée, la baleine fouette les flots de son immense queue, et malheur à la pirogue qui se trouve sous le coup ; en un clin d'œil elle est brisée et engloutie.

» La douleur arrache à l'animal un sourd gémissement ; il plonge avec une telle rapidité que si l'on n'avait soin de mouiller la ligne qui tient au harpon, elle prendrait feu par l'effet du frottement. On veille surtout à ce que nul obstacle n'arrête le funin, de peur que la vitesse du monstre n'entraîne la chaloupe et ne la fasse submerger.

» Du navire on observe attentivement les diverses manœuvres du premier canot, afin qu'au cri de *rescousse!* on puisse porter secours aux pêcheurs.

» Pendant que la baleine fait filer la plus grande partie du cordage, une seconde chaloupe vient attacher une nouvelle ligne à celle qu'entraîne le cétacé.

» Au bout d'un certain temps, qui diffère selon la blessure plus ou moins profonde, le monstre reparait à la surface, et la seconde chaloupe exécute les mêmes manœuvres que la première.

» Il arrive souvent qu'un secours du bord

est nécessaire ; les matelots alors font entendre les trompes ou cornets de détresse, et le cordage même, prolongé par la *ligne de réserve*, est promptement coupé s'il se trouve trop court. Le monstre est bientôt loin des chaloupes ; mais un pavillon nommé *gaillardet* leur indique du haut du mât qu'elle route a suivi le cétaqué, qu'on a bientôt rejoint à force de rames, et l'on n'arrive ordinairement que pour terminer son agonie à coups de lances ou l'attacher avec de forts câbles, afin de le remorquer jusqu'à bâbord du navire.

» Alors commence le travail du dépeçement : les dépeceurs grimpent sur le dos de la baleine, retenue le long du bord par deux palans, dont les bouts des cordages sont fixés à la queue et à la tête du monstre.

» Pour marcher en sûreté sur le dos de leur victime, les travailleurs sont chaussés de grosses bottes garnies de crampons ; des aides placés dans des chaloupes fournissent aux dépeceurs les instruments nécessaires, et dont les principaux sont les tranchants, les couteaux, les mains de fer et les crochets.

» La première opération consiste à enlever la *pièce de revirement*, large de 2 pieds en-

viron et de toute la longueur de la baleine.

» On découpe successivement d'autres bandes de chair ou pièces de lard sur tout le corps du cétacé, que l'on retourne par le moyen des palans; puis on procède au dépouillement de la tête; la langue est coupée le plus profondément possible et avec d'autant plus de soin qu'on en extrait ordinairement 6 tonneaux d'huile.

» Cette huile de la langue, que bon nombre de pêcheurs méprisent lorsque la pêche a été abondante, est corrosive au point d'altérer les chaudières.

» Plusieurs pêcheurs assurent que s'il jaillissait de cette huile sur les membres des matelots occupés à découper, ils seraient à jamais perclus.

» Quand les fanons sont arrachés et qu'il ne reste plus que la carcasse, on l'abandonne en dérive à une nuée d'oiseaux de mer que pendant le travail les aides ont peine à éloigner.

» Les fanons et l'huile de la baleine ne sont pas tout ce que l'on peut en retirer. Les Groënlandais et quelques habitants du Nord mangent la peau et les nageoires; le cœur des baleineaux leur semble un met exquis; ils rem-

placent les carreaux de vitres par les intestins corroyés du monstre ; ils font des filets avec les tendons, et avec les poils des fanons d'excellentes lignes.

„ Dans diverses contrées, les grands os et la mâchoire servent à la construction des cabanes.

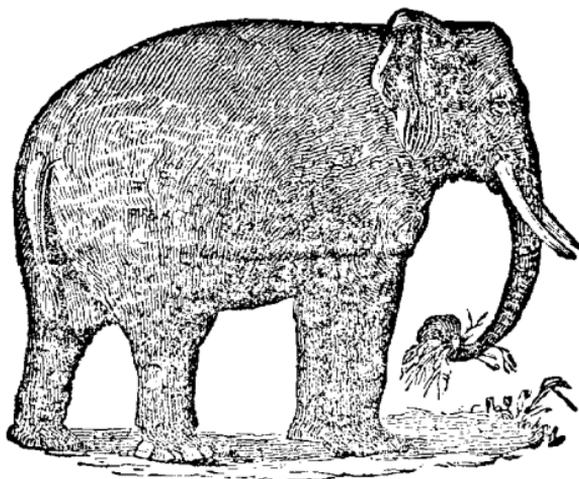


L'ÉLÉPHANT.



Au nombre des animaux domestiques, et en même temps des bêtes de charge, vient se ranger cette masse de chair énorme, cette montagne ambulante qui fait trembler la terre sous ses pas et que l'œil du spectateur ne parcourt pas sans étonnement, en un mot, l'éléphant. Ce colosse, dont les membres nous paraissent si étrangement configurés, est peut-être de tous les quadrupèdes le plus intelligent et le plus adroit.

C'est sur les côtes orientales de l'Afrique et dans les parties méridionales de l'Asie que se



trouvent les plus grands individus de ce genre : ils ont près de 5 mètres de hauteur et autant à peu près de longueur. Les éléphants de cette taille consomment par jour jusqu'à 150 livres d'herbes. On présume qu'en liberté ils peuvent vivre plus de 200 ans ; mais, réduits en servitude, leur vie est beaucoup moins longue.

Le corps de l'éléphant est trop épais pour être souple. Son cou est si court qu'il ne fléchit que très-peu. Sa tête est petite et sa trompe très-longue : il s'en sert comme d'une main

pour porter sa nourriture à sa bouche sans être obligé de se baisser. Non-seulement il peut la remuer, la tourner en tous sens pour exécuter tout ce que nous faisons avec les doigts, mais il s'en sert comme d'un organe de sentiment ; et l'on peut dire de cet animal qu'il a la main dans le nez. Ses oreilles sont extrêmement longues, ses jambes droites et massives comme de gros piliers sont terminées par un pied si petit qu'il se distingue à peine. Sa peau est dure, épaisse et caleuse.

Quoiqu'on doive s'attendre à rencontrer une force considérable dans le plus colossal des animaux terrestres, cependant elle nous étonne encore. Avec sa trompe il déracine des arbres, et de son corps il renverse les murs. Seul il, met en mouvement les plus grandes machines, et transporte des fardeaux que plusieurs chevaux remueraient à peine. Une charge de quatre ou cinq milliers n'est pas trop forte pour un grand éléphant, il porte une tour armée en guerre et chargée de nombreux combattants ; enfin, de ses fortes défenses, il peut percer le plus terrible des animaux, celui que les plus puissants redoutent.

La licorne, ainsi nommée à cause de la corne

qu'elle porte sur son front, est ennemie jurée de l'éléphant.

Plus petite que son adversaire, elle a recours à la ruse pour le vaincre. Comptant sur la bonté de ses armes, avant de se présenter au combat, elle a soin d'aiguiser contre une pierre cette corne plus dure que le fer dont son front est armé, elle cherche à se glisser sous le ventre de l'éléphant, et si elle peut y parvenir, elle lui fait une large blessure et le tue.

Mais souvent elle ne jouit pas de son triomphe, et son ennemi l'écrase dans sa chute : quelquefois aussi l'éléphant prévient son dessein, et l'étouffe avec sa trompe.

Un combat de ce genre eut lieu en Portugal, sous le règne de don Manuel. L'éléphant, voyant qu'il ne pouvait éviter le coup dont son ennemi le menaçait, résolut d'y échapper par la fuite. Un obstacle imprévu se trouve sur son passage; une boutique fermée par des grilles de fer va l'empêcher de passer outre, et la licorne le poursuit; il s'élançe, d'un choc impétueux il renverse la maison, et, franchissant ses ruines, il trouve son salut dans la fuite.

L'éléphant est exposé à de violentes persé-

cutions à cause de ses dents, et de nombreuses troupes de chasseurs le poursuivent dans ses forêts pour s'emparer de cette riche dépouille.

Un auteur ancien dit à ce sujet que se voyant pressé par ses ennemis, l'intelligent animal s'arrache lui-même les dents et les jette aux chasseurs, afin que, trouvant cet ivoire tant désiré, ils cessent leurs poursuites et leur guerre. On raconte aussi qu'ils creusent des fosses à ceux d'entre eux qui sont morts, et que prenant les chasseurs avec leur trompe, ils les portent à ces fosses pour qu'ils y trouvent le trésor qu'ils envient.

Cet être qui, au premier coup d'œil, ne paraît qu'un entassement énorme de matière, est singulièrement doué de sentiment; et ce sont encore ses qualités aimables qu'on se plaît surtout à considérer.

Conservant la mémoire des bienfaits reçus, jamais il ne méconnaît son bienfaiteur : il lui marque sa reconnaissance par les signes les plus expressifs, et lui demeure toujours attaché. Domestique aussi docile que fidèle, et aussi intelligent que docile, il semble prévenir les désirs de son maître, deviner sa pensée et lui obéir par inspiration. Il ne se refuse à au-

un genre de service, pas même aux plus pénibles : il poursuit sa tâche avec constance sans se rebuter, et se croit toujours assez récompensé quand on lui témoigne par quelques caresses qu'on est satisfait de l'emploi de ses forces. On a vu des éléphants mourir de la douleur d'avoir perdu leur maître ; d'autres, le défendre au péril de leur vie.

L'histoire ancienne fournit un trait de ce genre qui surprend et pénètre d'admiration.

Alexandre, roi de Macédoine, était en guerre avec Porus, roi de Syrie. Celui-ci, suivant l'usage des Syriens, se servait d'éléphants pour combattre.

Les Macédoniens, à qui ces animaux étaient inconnus, furent saisis de frayeur à leur aspect. Ils semblaient d'énormes tours rangées en bataille : les cris qu'ils poussaient jetaient la terreur dans les rangs des Macédoniens, ils fuyaient, et les intelligents animaux se saisissaient d'eux au passage, les enlevaient avec leurs trompes, et les livraient à leurs conducteurs. La victoire, si fidèle au roi de Macédoine, allait l'abandonner, lorsque quelques soldats plus hardis s'avisèrent de couper à coups de hache les jambes des éléphants.

Les lourdes masses s'ébranlent, tombent, et Porus, abandonné de ses soldats effrayés à leur tour, environné de morts et de mourants, prévoit sa défaite, devenue désormais inévitable.

Il n'est pourtant pas seul encore, de fidèles amis l'entourent; il résistera et mourra du moins avec honneur, s'il n'a pu triompher avec gloire. Il lance son dard, et bientôt une grêle de traits fond sur lui; il succombe, et, privé de sentiment, il tombe à terre, mourant et baigné dans son sang.

Epuisé lui-même, son éléphant se ranime en le voyant terrassé, il prend l'un après l'autre les dards restés dans les blessures de son maître et les en arrache; puis, voyant des soldats s'approcher pour dépouiller le malheureux prince, il le saisit avec sa trompe et le place sur son dos.

C'est vers le généreux animal que se dirigent alors tous les coups; il est blessé de toutes parts, frappé à mort, et sentant qu'il va périr, il se couche avec des précautions infinies, afin de ne pas écraser dans sa chute le maître bien-aimé pour lequel il allait mourir.

Sensible aux bons traitements, il s'irrite des

châtiments qu'il n'a point mérités, il garde un long souvenir des offenses et ne perd point l'occasion de s'en venger.

Un propriétaire avait un de ces animaux qu'il aimait beaucoup, et qui était d'une douceur sans pareille. Il parcourait toute la ville, se laissant caresser, et rendant les caresses qu'on lui donnait ; quand il était las, il s'arrêtait et posait sa trompe au premier lieu qu'il trouvait.

Un jour il s'arrêta devant la boutique d'un tailleur et posa sa trompe sur le bord. Les garçons s'avisèrent de le piquer avec une aiguille. La douleur fut vive et la vengeance prompt. L'éléphant revint le lendemain à l'heure où l'on avait ôté les châssis garnis de toile qui sont placés aux fenêtres pour garantir des ardeurs du soleil ; sa trompe était remplie de vase qu'il avait été chercher au bord de la mer, il la lança comme un jet d'eau sur les méchants qui l'avaient piqué la veille, et les en couvrit complètement.

Cependant la colère, même dans ces instants, ne l'empêche pas toujours d'écouter la générosité.

Un éléphant venait de se venger de son con-

ducteur en le tuant. Témoin de ce spectacle, sa femme, hors d'elle-même, prend ses deux enfants, et les jetant aux pieds de l'animal encore tout furieux :

« Puisque tu as tué mon mari, lui dit-elle, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes deux enfants. »

L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, comme s'il eût été touché de regret; il prit avec sa trompe le plus grand des enfants, le mit sur son dos, l'adopta pour conducteur et n'en voulut point souffrir d'autre.

Un éléphant furieux passant par une rue étroite, trouva sous ses pieds un petit enfant; il s'arrêta tout à coup, le prend avec sa trompe et le pose sur un toit pour le garantir du danger. L'enfant, effrayé de se voir logé d'une si étrange manière, se met à pousser des cris horribles; l'animal, touché de pitié, retourna sur le champ vers lui, et, le retirant du toit, le reporta au lieu où il l'avait trouvé d'abord.

Hors de ces cas, l'éléphant, doux par tempérament, n'emploie sa force ou ses armes que pour se défendre lui-même, secourir son maître ou protéger ses semblables.

Souple, complaisant et caressant, il rend

avec sa trompe caresses pour caresses, fléchit les genoux devant celui qui doit le monter, se soumet à sa direction, aide lui-même à se charger, se laisse vêtir et parer, et semble même y prendre plaisir. Ses mœurs sociales, qui l'éloignent de la solitude et d'une vie errante, le portent à rechercher la compagnie des animaux de son espèce et à leur être utile. Le plus vieux des éléphants, comme le plus expérimenté, est à la tête de la troupe et la conduit : le plus âgé après lui ferme la marche ; les jeunes et les faibles sont au centre du bataillon, et les mères qui allaitent encore portent leurs petits qu'elles embrassent de leur trompe.

Tel est l'ordre que ces prudents animaux observent dans les marches périlleuses : mais, quand ils n'ont rien à redouter, ils relâchent beaucoup de leurs précautions : ils se promènent dans les forêts, dans les champs, dans les prairies, y pâturent à leur aise, sans toutefois s'écarter assez les uns des autres, pour se priver de leurs secours mutuels ou de leurs avertissements.

(COUSIN-DESPRÉAUX.)

LA

FASCINATION DES SERPENTS



L'étude des reptiles est assez importante en zoologie pour que les observations, qui tendent à lever des doutes sur des faits encore contestés, soient accueillies par la science avec intérêt.

On sait la propriété de fascination attribuée aux serpents, sorte d'enchantement magnétique qui fait tomber dans leur gueule béante les petits animaux dont ils se nourrissent.

Un naturaliste voyageur, M. de Castelnau, qui a parcouru l'Amérique du Nord, a eu l'occasion d'assister à une scène de ce genre dont il a rapporté les détails.



C'était par un soir d'automne, M. de Castelnau avait pénétré dans des bois très-épais, sur la frontière de la Géorgie et de la Floride, lorsque son attention fut excitée par le caquetage d'un grand nombre d'oiseaux.

Il en distingua bientôt un groupe nombreux, et composé d'espèces diverses, qui entourait un écureuil alors perché sur une branche à environ 20 pieds du sol.

Cet écureuil semblait immobile tenant sa queue redressée au-dessus de sa tête. Puis il sauta, ou plutôt se laissa tomber sur une branche inférieure, suivi de son escorte ailée qui continuait à l'accompagner de ses cris aigus. Un autre saut le conduisit plus près de terre.

Etonné de cette singulière manœuvre, M. de Castelnau s'approche sans bruit et découvre un gros serpent noir, *coluber constrictor*, arrondi en spirale et tenant la tête élevée dans la direction de la pauvre victime, qui, par un dernier bond, tomba à environ un pied du reptile.

A ce moment, M. de Castelnau tire sur le serpent et le tue. Les oiseaux s'envolèrent, et il ramassa l'écureuil roide et comme mort, mais qui, dix minutes après, avait déjà recouvré toute son agilité et s'élançait dans les branches.

Cette observation est curieuse sans doute, mais pour la rendre complète, l'auteur aurait dû rechercher les causes de la fascination.

Faut-il admettre avec Kalm et Cuvier que la frayeur causée par un énorme serpent qui siffle en dardant sa langue fourchue hors de sa gueule, suffit pour faire perdre à un petit

animal, au lièvre, au lapin, à l'écureuil, au rat, la liberté de se mouvoir, et que c'est dans ce moment où il inspire une profonde terreur que le reptile se jette sur sa proie, ou bien attend qu'elle vienne jusqu'à lui? Faut-il croire avec Plin dans l'antiquité, ou Lacépède parmi les modernes, que des émanations spéciales, nauséabondes, stupéfiantes, s'échappent du corps et surtout de la gueule du serpent?

On s'accorde à penser qu'une vapeur putride forme une sorte d'atmosphère autour de presque tous les grands reptiles, soit qu'ils aient du venin ou qu'ils n'en aient pas. Elle résulte de la décomposition très-lente des aliments dans le corps de l'animal. On cite des voyageurs qui ont fait l'autopsie de quelques serpents et qui ont failli être suffoqués par l'odeur fétide qui s'exhalait des restes d'aliments trouvés dans l'intestin.

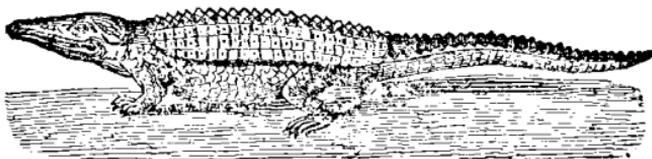
Ainsi s'explique cette aptitude des nègres et des sauvages, des chevaux et des bœufs, de reconnaître par l'odorat la présence du serpent à sonnettes dans les Savanes, surtout lorsqu'il se chauffe au soleil ou qu'il est en colère; son haleine empestée retient dans une sorte d'engourdissement l'animal dont il veut

faire sa victime et qui se livre plein d'effroi à ses dents acérées.

Si, en l'absence des renseignements que M. de Castelnau aurait dû fournir, nous voulions nous rendre compte de l'exemple de fascination dont il a été témoin, nous serions portés à croire que l'écureuil était plutôt effrayé par la vue du serpent que par son odeur, car si cette odeur eût existé comme dans les crotales, l'auteur de l'observation en eût été frappé, et il n'eût pas manqué de l'indiquer.

Ceci nous rappelle un fait analogue raconté par Marsden dans son histoire de Sumatra.

Le crocodile est très-commun dans cette île,



et il a, dit-on, le pouvoir de fasciner le singe, dont il fait sa principale nourriture.

« J'ai vu moi-même, assure M. Marsden, que lorsqu'un crocodile dans une rivière s'arrête au-dessous d'une branche qui s'avance sur

l'eau, les singes qui s'y trouvent se troublent ; ils s'amassent en tremblant et en criant, vers l'extrémité de la branche ; ils s'approchent de plus en plus vers l'animal amphibie qui les attend pour les dévorer, ce qui ne manque pas d'arriver parce que leur grand nombre et leur frayeur rend leur chute inévitable. »

Au reste, nous devons le dire pour nous tenir dans la vérité, quelques plausibles que soient les explications que nous avons essayé de donner de la fascination, c'est toujours avec une sage défiance que la science doit accueillir des faits de ce genre si faciles à exagérer, et dont la nature intime a encore besoin de démonstrations ultérieures.

Dans ses voyages, M. de Castelnau s'est aussi occupé des mœurs des crotales ou serpents à sonnettes. La manière de vivre de ces reptiles, dans le nord des Etats-Unis, paraît être toute différente des habitudes de ceux du sud. Dans le nord on les trouve dans les lieux secs, élevés, rocailleux : ils vivent en familles, et leur multiplication est effrayante. Là, et en bien d'autres endroits, les habitants sont obligés de se réunir et de faire de véritables battues qui ont produit quelquefois, en un seul

jour, la mort de trois cents ou quatre cents reptiles.

Dans le sud, au contraire, on trouve souvent le crotale dans les bois humides ou au bord de la mer, sous les algues et les fucus. Ils abondent le long du rivage sur le golfe du Mexique, depuis la rivière d'Apalachicola jusqu'auprès de Pensacola. On les rencontre aussi parmi les cannes à sucre, et les nègres sont très-exposés à en être mordus. Heureusement le crotale a un ennemi redoutable dans le serpent noir dont nous parlions en commençant. Celui-ci l'attaque avec furie et l'étouffe au moyen de sa supériorité de force musculaire.

C'est pourquoi, en Géorgie, autour de beaucoup de plantations, on le laisse se multiplier en grand nombre, à cause de la chasse qu'il donne au crotale; le serpent noir n'est d'ailleurs nullement vénimeux.

Mais les porcs sont bien plus utiles encore; dès qu'ils sentent le serpent à sonnettes, ils dressent leurs soies, se jettent sur lui avec avidité et le dévorent en se garantissant avec adresse de ses terribles crochets.

Si les grands serpents sont capables de fasciner certains animaux et l'homme même, ces

reptiles, et les plus dangereux, peuvent à leur tour être domptés par des jongleurs et servir à l'amusement de la foule. Le *naja*, ou serpent à lunettes, est célèbre aux Indes Orientales, par sa férocité et l'atroce subtilité de son venin. Eh bien ! c'est lui que les jongleurs ont choisi pour le donner en spectacle à l'exemple des psyllés de Cyrène et des ophiogènes de Chypre dont parle Elieen dans des récits où le merveilleux tient trop souvent la place du vraisemblable.

Ces Indiens qui ont réussi à réduire le *naja*, courent de ville en ville, et le forcent, disent-ils à danser.

Le jongleur prend en sa main une racine dont il prétend que la vertu le préserve de la morsure du serpent, en tirant l'animal du vase dans lequel il est enfermé, il l'irrite en lui présentant un bâton, ou seulement le poing. Le *naja* se dressant aussitôt avec vivacité, et faisant briller ses yeux et entendre son sifflement, commence une espèce de combat contre son maître. Celui-ci entonne une chanson, et oppose son poing tantôt à droite, tantôt à gauche. L'animal, les yeux toujours fixés sur la main qui le menace, en suit tous les mouve-

ments, balance sa tête et son corps et offre ainsi l'image d'une danse. Le naja soutient ordinairement cet exercice pendant huit ou dix minutes, puis l'Indien cesse de chanter et remet le serpent dans le vase.

C'est par la crainte que les jongleurs ont ainsi dompté le naja, cependant ils ont grand soin d'épuiser son venin chaque jour en irritant l'animal et le forçant à mordre plusieurs fois un morceau d'étoffe et à l'imbiber de son poison. Kœmpfer raconte qu'ils ont assez de courage et d'adresse pour presser la tête du serpent sans être atteints, et le mettre ainsi dans une violente rage qui lui fait serrer plus fortement et pénétrer plus abondamment de poison le morceau d'étoffe.

L'homme peut donc soumettre à sa volonté tous les êtres de la nature ; de même que depuis la plus haute antiquité, les jongleurs de l'Égypte et de l'Inde jouent audacieusement avec les serpents les plus redoutables, de même nous avons vu de nos jours les Van-Amburg et les Carter entrer dans la cage des lions et des tigres et rappeler ces empereurs romains qui ne craignaient pas d'atteler à leur char des bêtes féroces.

LES SINGES

Quand on étudie le règne animé de la nature, on le voit monter insensiblement à la perfection de l'organisation animale. Celle des quadrupèdes semble, en beaucoup de parties, s'élever jusqu'à celle de l'homme. Cependant, quel immense intervalle sépare encore ces deux classes, et par quels degrés la nature arrivera-t-elle jusqu'à lui? Comment aplanira-t-elle ce museau saillant et lui imprimera-t-elle les traits de la face humaine? Comment redressera-t-elle cette tête inclinée vers la terre? Comment transformera-t-elle ces pattes



en des bras flexibles, ces pieds crochus en des mains souples et adroites? Comment élargira-t-elle cette poitrine rétrécie; comment redressera-t-elle ce torse courbé vers la terre?

Le singe est cette ébauche de l'homme : ébauche grossière, portrait imparfait, mais pourtant ressemblant; surtout dans cette espèce supérieure et principale qui touche de si près à l'homme, qu'elle en a reçu le nom d'*orang-outang*, ou d'*homme sauvage*.

Que penser en effet d'un être qui n'est point proprement un homme et qui a pourtant la taille, le port, les membres et la force de l'homme; qui marche toujours sur deux pieds et la tête élevée; qui, entièrement dépourvu de queue, s'assied comme l'homme; qui a des mollets, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton, un vrai visage, des mains, des ongles semblables à ceux de l'homme; enfin, qui peut contracter des habitudes, des manières, et même une sorte de politesse qui semblerait ne convenir qu'à l'homme?

Considéré dans son intérieur, cet être singulier ne paraît pas moins se rapprocher de la nature humaine; et si l'on parcourt les princi-

paux traits de ressemblance et de dissemblance que l'anatomie y découvre, on s'étonnera que les dissemblances soient si légères et en si petit nombre, et les ressemblances si marquées et si nombreuses.

Ce singe, le premier et le plus grand de tous les singes, paraît donc posséder tous les attributs de l'humanité, si l'on en excepte ce grand attribut, le plus bel apanage de l'homme, qu'il ne partage avec aucun autre animal et auquel il doit sa prééminence, la raison et la parole. Cependant, toutes les parties tant extérieures qu'intérieures de l'orang-outang, relatives à ces deux facultés, paraissent tellement semblables à celles de l'espèce humaine, qu'on ne peut les comparer sans admiration, et sans être étonné que, d'une conformation et d'une organisation en apparence absolument les mêmes, il ne résulte pas les mêmes effets. La langue et tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme, et l'orang-outang ne parle pas ! le cerveau est absolument de la même forme et de la même proportion, et il n'a point les pensées de l'homme ! Est-il une preuve plus évidente que la matière, quoique parfaitement organisée, ne peut produire ni

la pensée, ni la parole qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur?

Mais si l'orang-outang n'est point un homme, il est, de tous les êtres terrestres, celui qui en approche la plus. On le voit avec surprise prendre sa place à table, et s'asseoir parmi les convives, déplier sa serviette, se servir de fourchette, de cuiller et de couteau pour prendre et couper les morceaux qu'on met sur son assiette; se servir lui-même à boire, trinquer lorsqu'on l'y invite, s'essuyer les lèvres de sa serviette; apporter sur la table une tasse avec sa soucoupe, y mettre du sucre et la remplir de thé, laisser refroidir la liqueur avant que de la prendre, enfin présenter la main aux convives pour les reconduire, et se promener gravement avec eux.

On n'est pas moins surpris de voir l'orang-outang se coucher dans un lit qu'il a fait lui-même, poser sa tête sur le chevet, la ceindre d'un mouchoir, ajuster sur lui les couvertures et se faire soigner comme nous dans la maladie.

Très-susceptible d'éducation, l'orang-outang devient un bon domestique, qui obéit promptement aux signes et à la voix, au lieu que les

autres singes n'obéissent guère qu'au bâton. Il s'acquitte avec autant d'adresse que d'exactitude, des différentes fonctions qui lui ont été assignées : il rince les verres, sert à boire, tourne la broche, pile au mortier, va chercher l'eau à la fontaine, en remplit une cruche, la place sur sa tête et l'apporte au logis.

Les orang-outangs vivent en société dans les bois, et sont assez forts et assez courageux pour en chasser les éléphants à coups de bâton : ils osent même se mettre en défense contre des hommes armés. Ils savent se construire des cabanes de branches entrelacées, assorties à leurs besoins ; et, lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes ou dans les bois, ils vont sur les bords de la mer chercher une espèce d'huître qui est souvent béante sur le rivage ; mais, dans la crainte qu'en se refermant prestement elle ne lui saisisse la main, le singe jette dans la coquille une pierre qui empêche le rapprochement des deux écailles, et lui permet de manger tout à son aise l'animal qu'elles contiennent.

Nul animal ne surpasse le singe en tendresse pour ses petits. Les femelles les portent dans leurs bras, les allaitent et leur donnent avec

amour tous les soins que prodigue une tendre mère à l'enfant le plus chéri. Le père partage avec elle ce sentiment d'affection. S'ils voyagent, chacun porte à tour de rôle ce fardeau. S'ils se reposent, l'enfant est placé entre eux deux, et ils se pressent auprès de lui avec une sorte de crainte qu'il ne leur échappe ou qu'il ne leur soit enlevé. Ils amassent des feuilles ou de la mousse pour lui faire un lit bien doux quand ils voyent que le besoin du sommeil le presse, et la mère veille auprès de son berceau, tandis que le père s'écarte un peu pour chercher de la nourriture.

Ordinairement doux pour l'homme, les singes deviennent ses ennemis quand il cherche à leur ravir leurs petits, et les défendent avec une intrépidité qui ne craint ni les dangers ni la mort.

Quelques auteurs rapportent qu'on voit les singes en Amérique profiter du feu que les voyageurs allument dans les forêts. Il est constant qu'ils en aiment la chaleur, et qu'ils viennent s'y chauffer dès qu'ils ne voyent plus d'hommes. Mais puisqu'ils en ont senti l'utilité, pourquoi n'en ont-ils pas conservé l'usage? Quelque simple que soit la manière de l'entre-

tenir, en y mettant du bois, aucun d'eux ne s'élèvera jamais à ce degré de capacité.

C'est par un bienfait de la Providence, et pour la sûreté commune, que cette faculté a été refusée aux animaux. En effet, que d'incendies imprévus et irréparables, si le feu était en leur disposition! Dieu n'a confié le premier agent de la nature qu'au seul être digne d'en faire usage par sa raison.



LE CERF



Dans les animaux sauvages, la nature se montre plus libre que partout ailleurs et plus indépendante; parée de sa seule simplicité, elle en devient plus piquante par sa beauté naïve, sa démarche légère, son air dégagé et quelquefois noble et fier. Les uns, et ce sont les plus doux, les plus innocents, se contentent de s'éloigner, et passent leur vie dans nos campagnes; ceux-ci plus défiants, plus farouches, s'enfoncent dans les bois; d'autres se creusent des demeures souterraines, se réfu-

gient dans des cavernes ou gagnent le sommet des montagnes. Les plus féroces ou plutôt les plus fiers n'habitent que les déserts, et règnent en souverains dans ces climats brûlants où l'homme, aussi sauvage qu'eux, ne peut leur disputer l'empire.

Un de ces êtres innocents, doux et tranquilles, qui ne semblent faits que pour embellir, animer la solitude des forêts et occuper loin de nous ces retraites paisibles, est le cerf.



Sa forme élégante, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête décorée plutôt qu'armée d'un bois vi-

vant et qui se renouvelle chaque année; sa grandeur, sa légèreté, sa force le distinguent assez des autres habitants des forêts dont il est le plus noble.

Le cerf paraît avoir l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille excellente. Est-il dans un petit taillis ou dans quelque autre endroit à demi couvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, et cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Quoique d'un naturel assez simple, il est curieux et rusé. Lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court; il regarde fixement et avec une espèce d'admiration les voitures, le bétail, les hommes; et s'ils n'ont ni arme ni chien, il continue à marcher d'un pas tranquille et passe son chemin fièrement. Il paraît écouter avec plaisir le chalumeau et le flageolet des bergers, et les veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer.

En général, il craint beaucoup moins les hommes que les chiens, et ne prend de la méfiance et de la ruse qu'à mesure et autant qu'il a été inquiété. Poursuivi par les chiens, il passe et repasse plusieurs fois sur sa voie, il

leur donne le change en se faisant accompagner d'autres bêtes, perce et s'éloigne aussitôt, se jette à l'écart, se dérobe et se couche sur le ventre : la terre le trahissant toujours, il se met à l'eau. La biche qui nourrit se présente aux chiens pour leur dérober son faon, elle se laisse courir et revient à lui.

Aucune espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du daim ne l'est de celle du cerf; cependant ces animaux qui se ressemblent à tant d'égards, ne vont point ensemble, se fuient et ne se mêlent jamais. Les premiers paraissent d'une nature moins robuste et moins agreste que le cerf, ils sont aussi moins communs dans les forêts, on les élève dans des parcs où ils sont pour ainsi dire domestiques.

Le bois des daims se renouvelle tous les ans comme celui du cerf, mais il tombe plus tard. Il s'élève quelquefois entre eux des querelles assez vives, une biche les fait naître ils se la disputent comme le prix de la victoire et se livrent pour elle les plus violents assauts.

Dans les parcs, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui bientôt deviennent ennemies. Chacune a son chef qui marche le premier. Ils

s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres, et le combat se renouvelle tous les jours jusqu'à ce que les plus forts aient chassé les plus faibles et les aient relégués dans le mauvais endroit du parc.

Les daims aiment les terrains élevés et entrecoupés de petites collines. Ils ne s'éloignent pas comme le cerf quand on les chasse, ils ne font que tourner et cherchent seulement à se dérober à la poursuite des chiens par la ruse et par le change. Cependant, lorsqu'ils sont pressés, échauffés et épuisés, ils se jettent à l'eau.

Le cerf occupe dans les bois les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies.

Un autre habitant des forêts, le chevreuil, d'une espèce inférieure, se contente de loger sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des jeunes taillis. Mais s'il a moins de noblesse que le cerf, moins de force et de hauteur, il a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage. Il est plus gai, plus lesté, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante et sa

figure plus agréable ; ses yeux plus beaux et plus brillants paraissent animés d'un sentiment plus vif ; il bondit sans effort et avec autant de force que de légèreté. Ces gentils quadrupèdes, au lieu de marcher par grandes troupes comme le cerf et le daim, se tiennent en famille. Le père, la mère et les petits vont ensemble, et jamais on ne les voit s'associer avec des étrangers. Ils sont aussi constants dans leur affection que le cerf l'est peu. Comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle l'autre femelle, ces jeunes animaux élevés et nourris ensemble prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais. Cet attachement réciproque n'a habituellement que le caractère de l'amitié la plus tendre, il n'en prend un autre que dans un certain temps de l'année qui ne dure que quinze jours. Alors ils ne souffrent point que leurs faons restent avec eux ; le père les chasse comme pour les obliger à céder leur place à ceux qui doivent venir, et à former eux-mêmes une nouvelle famille.

Cependant après le temps d'effervescence, les faons reviennent auprès de leur mère et y demeurent encore quelque temps ; en-

suite ils la quittent pour toujours, et vont tous deux s'établir à quelque distance des lieux où ils ont pris naissance.

Ainsi, la Providence divine n'a pas borné ses soins à embellir nos campagnes de ces riantes forêts où le sage aime à réfléchir : elle anime encore ces vastes bosquets de la nature, en les assignant pour demeures aux plus agréables des quadrupèdes, et elle a réuni pour l'homme, dans ces touchantes solitudes, les charmes d'une société douce et paisible, à ceux de la retraite qu'on y cherche.

(COUSIN-DESPRÉAUX.)

